

Les pastiches-Baudelaire : un florilège vénéneux

Julie Camusso



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ml/218>
DOI : 10.4000/ml.218
ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009
Pagination : 133-170

Référence électronique

Julie Camusso, « Les pastiches-Baudelaire : un florilège vénéneux », *Modèles linguistiques* [En ligne], 60 | 2009, mis en ligne le 07 janvier 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ml/218> ; DOI : 10.4000/ml.218

Les pastiches-Baudelaire : un florilège vénéneux

Julie Camusso

Introduction

Composé de dix-huit textes, le corpus des pastiches-Baudelaire que nous nous proposons d'étudier se révèle somme toute assez conséquent, d'autant qu'il ne se prétend nullement exhaustif :

- Pastiche 1 : Paul ALEXIS, « Les Lits » (*Le Gaulois*, 10 janvier 1869) ;
- Pastiche 2 : Henri DE REGNIER, « Stances baudelairiennes » (*Revue de Paris*, 15 avril 1921) ;
- Pastiche 3 : Charles-Julien MELAYE, « La Douce visiteuse » (*Les Muses mêlées*, 1958) ;
- Pastiche 4 : Georges GRIFFE, « Spleen et idéal » (*Ressemblance garantie*, Editions de Paris, Paris 1957) ;
- Pastiche 5 : Paul ZENNER, « Dans la fauve clarté d'un ciel crépusculaire... » (*Les 36 manières d'accommoder un crépuscule au bord de la mer, Les livres nouveaux*, Paris 1939) ;
- Pastiche 6 : Charles-Julien MELAYE, « Les Deux ivrognes » (*Les Muses mêlées*, 1958) ;
- Pastiche 7 : Henri WEITZMANN, « A l'horloge le Temps s'efface... », (*L'Heure suspendue, fausse anthologie poétique*, Les Belles Lettres, Paris 1953) ;
- Pastiche 8 : Henri BELLAUNAY, « Spleen » (*Nouvelle anthologie imaginaire de la Poésie française*, Editions de Fallois, Paris 1996) ;
- Pastiche 9 : Albert KIES « Sonnet boiteux » (*Sardines à l'instar*, Nauwelaerts-Desclée de Brouwer, Bruxelles-Paris 1952) ;
- Pastiche 10 : Charles-Julien MELAYE, « Le Boa » (*Les Muses mêlées*, 1958) ;
- Pastiche 11 : Amédée CLOUX, « Le Chien mort » (*La Liberté*, 15 janvier 1872) ;
- Pastiche 12 : « Les baisers du moine » (*Le Crapouillot*, « Numéro Spécial Pastiche », 1^{er} octobre 1919) ;
- Pastiche 13 : Claude VIDAL, « A une cannibale » (*Le cheval double ou la fausse anthologie*, Editions Nicolas, Paris-Niort 1947) ;

- Pastiche 14 : Paul REBOUX et Charles MÜLLER, « Ut erucunt quirites » (*A la manière de*, Grasset, Paris 1910) ;
- Pastiche 15 : Jean GAULMIER « Correspondance » extrait de *Les Fruits du Mal (A la manière de... 1942*, Editions du Scribe égyptien, Le Caire 1942) ;
- Pastiche 16 : Henri BELLAUNAY, « Phares » (*Petite anthologie imaginaire de la Poésie française*, Editions de Fallois, Paris 1992) ;
- Pastiche 17 : Maurice ROLLINAT, « Chopin, frère du gouffre, amant des nuits tragiques... » (*Les Névroses*, Bibliothèque-Charpentier, Paris 1883) ;
- Pastiche 18 : Auguste POULET-MALASSIS, « Margotae meae laudes » (*Parnasse satyrique du XIXe siècle*, Paris 1864).

L'abondance de cette production témoigne de l'intérêt des pasticheurs pour le poète des *Fleurs du Mal* et mérite que l'on s'interroge sur les raisons d'un tel engouement. Tout d'abord, la notoriété dont bénéficie le recueil semble justifier un tel choix. Baudelaire a profondément marqué la littérature française du fait qu'il assure la transition vers la modernité. Son style fait l'effet d'un « *frisson nouveau* », selon la formule de Hugo, et Mallarmé, Verlaine et Rimbaud revendiquent, quant à eux, l'héritage baudelairien. Reconnu par ses contemporains, mais aussi et surtout après sa mort, Baudelaire apparaît une figure incontournable dont l'œuvre reste largement diffusée (au sein de l'institution scolaire notamment) et fait partie des références culturelles fondamentales. « La chevelure » ou « Une charogne » restent des passages obligés pour tout lycéen français ! Le pasticheur s'assure ainsi la connivence de son public.

Pourtant, le seul argument de la reconnaissance ne suffit pas à expliquer la profusion des pastiches-Baudelaire. Tous les auteurs ne sont pas imités, même les « grands ». Ainsi, Rousseau ou Camus n'ont manifestement pas inspiré le pastiche. Si Baudelaire séduit, c'est que son écriture est marquée par un style particulier qui ne s'inscrit dans aucun mouvement littéraire. Les thèmes comme les structures manipulés dans ses poèmes ne renverraient pas à une manière de faire propre à une époque ou à un groupe. Si l'on peut hésiter entre un pastiche-Rousseau et un pastiche-Voltaire, entre un pastiche-Camus et un pastiche-Malraux, on n'associe l'écriture de Baudelaire à celle d'aucun autre poète.

Pasticher Baudelaire, c'est donc d'une part reconnaître son caractère monumental au sein de l'histoire littéraire et d'autre part souligner l'unicité de son style. Le pastiche fonctionnerait alors comme une révérence, un hommage rendu au modèle imité. Mais écrire « à la manière de » suppose en même temps une désacralisation de l'auteur. Que le lecteur se méprenne et identifie comme étant *de* Baudelaire ce qui demeure *du* Baudelaire, et le concept d'un auteur élu pourvu d'un don mystérieux

et d'un univers singulier, dont il serait le seul à détenir la clef, perd tout fondement. En d'autres termes, l'écriture mimétique semble proclamer : « Peut être Baudelaire qui veut ! », reniant ainsi le propos daté d'un Buffon : « le style, c'est l'homme ».

Pour donner l'illusion de l'authentique, pour que la disparition du poète soit totale et que naisse le scripteur, il convient alors de prendre le parti de la neutralité. Le pastiche réussi serait ainsi celui qui ne dissocie pas thèmes et forme tout en offrant un juste dosage de chacun d'eux. Si le clin d'œil est parfois insistant, trahissant de fait le geste d'un Reboux et autre Müller, certains textes hésitent entre pastiche et apocryphe.

La production pastichielle consiste-t-elle à enterrer l'auteur en prenant soin de lui offrir une couronne mortuaire comme ultime marque de respect ? Hommage, outrage ou catharsis, le florilège vénéneux que forment les pastiches-Baudelaire, reste en tout cas un excellent moyen pour saisir le style de l'auteur, le fonctionnement des textes.

Notre étude s'organise en trois parties qui analysent successivement les thèmes baudelairiens puis les structures dans les fragments des dix-huit pastiches sélectionnés (et numérotés afin de faciliter le repérage), en regard de l'œuvre modèle, avant d'en proposer une typologie critique, établie selon le degré de neutralité des pastiches.

I. Les thèmes baudelairiens

I.1. Laideur et putréfaction : nouvelles expressions du Beau

1.a. Le thème de la puanteur

- **Pastiche 4** : « Spleen et Idéal ». *Les égouts, le trognon de chou ou le crottin de cheval* sont l'expression de la puanteur que rencontre le Poète dans les villes modernes. Tandis que les Romantiques se réfugient dans la Nature, le Poète baudelairien part à la découverte du monde urbain. La truite est ici un double de ce Poète qui, par le biais du langage poétique, élève ces odeurs fétides au rang de parfum :

Elle fait du cloaque un bassin de cristal
Où le trognon de chou, le crottin de cheval
Ont l'odeur du benjoin, du nard et de la myrrhe.

On retrouve cette idée dans le poème authentique « Le soleil » :

Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes,
Il ennoblit le sort des choses les plus viles,
Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,
Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

- **Pastiche 5** : « *Dans la fauve clarté d'un ciel crépusculaire...* ». Titre d'un poème, le soleil est présent dans de nombreux textes. Sa chaleur intensifie les effluves de la ville et les rend insupportables :

L'homme respire à pleins poumons le poison
Du varech desséché par la chaleur solaire

L'adjectif *âcre*, fréquemment employé par Baudelaire, notamment dans « Le Flacon » (« *Pleine de l'âcre odeur des temps, poudreuse et noire,...* ») qualifie cette odeur particulièrement forte et entêtante. Quiconque la respire semble, en effet, en être imprégné. Le premier vers de la deuxième strophe du pastiche,

L'homme respire à pleins poumons l'**âcre** poison

fait écho à cet autre, extrait du premier texte des *Fleurs du Mal*, « Au lecteur » :

Et, quand nous respirons la Mort dans nos poumons

- **Pastiche 6** : « Les deux ivrognes ». La puanteur décrite par Baudelaire est caractéristique d'un monde urbain en expansion. Dans ce pastiche, qui pourrait figurer parmi les *Tableaux parisiens*, septième partie des *Fleurs du Mal*, les deux personnages chantent leur spleen, au cœur de la *ville lugubre* :

A d'autres raconter qu'ici Cocagne règne,
Que tout est pour le mieux dans ce **monde pourri**
Lorsqu'au contraire **il pue, horrible et nous imprègne**
De **fétide parfum de fauve rabougri**.

Comme *âcre*, *fétide* est un adjectif typiquement baudelairien, caractéristique de l'odeur qui émane des *Fleurs du Mal*. La puanteur est, ici encore, pénétrante (*et nous imprègne*), souvent macabre. Le *fétide parfum de fauve rabougri* rappelle celui du cadavre liquéfié d'« Une charogne » :

La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.

Si le terme « *rabougri* » semble être l'expression maladroitement du corps putréfié, il apparaît pourtant dans le texte de Baudelaire, intitulé « Bénédiction » :

Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes,
Comme un billet d'amour, ce monstre **rabougri**,

- **Pastiche 9** : « Sonnet boiteux ». Ce pastiche emprunte lui aussi à « Une charogne » l'image de la carcasse exposée au soleil :

De la table montait une **odeur méphitique**
De cadavre oublié pourrissant au soleil.

- **Pastiche 11** : « Le Chien mort ». Ce texte, qui s'inspire du même que le précédent, met en scène la dépouille suintante d'un chien :

Et l'odeur de la mort nous montait à la tête,
Pénétrant, **âcre**, en nos cerveaux...

Conformément aux critères baudelairiens, la puanteur est *âcre*, intense et entêtante. On retrouve l'idée exprimée dans « Au lecteur » :

Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons

- **Pastiche 13** : « A une cannibale ». A l'odeur du cadavre en décomposition s'ajoute celle du corps transpirant de la femme lubrique :

Le panache hideux des **acides senteurs**,
Sudorifiquement suinte de ta peau flasque

- **Pastiche 14** : « Ut eructent quirites ». L'idée est la même dans ce vers du pastiche de Reboux et Müller :

Parmi les puanteurs suffocantes d'aisselles

La puanteur est l'un des éléments caractéristiques de l'univers baudelairien qu'ont retenus les pasticheurs. Qu'elle émane de la ville ou du corps, elle se définit par des critères précis. La plupart des auteurs ont su restituer dans les textes l'idée d'une odeur forte et oppressante à laquelle on ne peut échapper. Cette odeur acide, souvent renforcée par la chaleur du soleil et mêlée à des parfums délicats, semble fasciner le Poète, qui trouve en ce mélange capiteux le moyen de s'évader. Aussi côtoie-t-il des corps malades ou putréfiés, qui exhalent ces relents enivrants.

1. b. Le corps putréfié / malade / disloqué

- **Pastiche 1** : « Les lits ». Dans le paysage urbain se dressent les hôpitaux, sortes de palais modernes où règne la souffrance :

Que de lits repoussants de malades, de claies
Où ces suppliciés, tordus par la douleur [...]
Ah ! que de matelas tachés du pus des plaies ; [...]

L'image du corps tordu est récurrente chez Baudelaire. Si elle exprime incontestablement le mal-être, elle est aussi le signe d'un désir de mouvement dans l'écriture poétique.

- **Pastiche 4** : « Spleen et Idéal ». « Une charogne », l'un des plus célèbres textes de Baudelaire, a marqué les pasticheurs. Le poète innove en proposant pour objet poétique le cadavre d'un animal mort. On retrouve cette image frappante dans ce pastiche :

La truite, en ces cachots plus profonds que le Nuit,
Parmi les chiens crevés ondulant avec grâce

- **Pastiche 5** : « *Dans la fauve clarté d'un ciel crépusculaire...* ». Là encore, l'image du corps en décomposition est sous-jacente dans la formule en gras :

Lorsque **le ver des morts** entame l'horizon

L'astre roi lui-même affiche un corps qui souffre :

Et le soleil **blessé** qui répand sa toison

- **Pastiche 6** : « Les deux ivrognes ». Le personnage de l'ivrogne incarne également une forme de mal-être et on imagine son visage abîmé par l'alcool. Mais on note aussi la présence discrète d'un autre corps altéré dans le texte :

Obligé à rougir le plus pâle **lépreux**

- **Pastiche 8** : « Spleen ». Les thèmes baudelairiens sont souvent exploités à l'extrême. Ainsi, de la même manière que l'immonde puanteur était renforcée par la chaleur du soleil, les visages affreux sont doublement défigurés :

Et griffe sans pitié **les visages hideux**

- **Pastiche 11** : « Le chien mort ». On retrouve la trace d'« Une charogne » dans ce texte qui dépeint en détails la carcasse du chien mort :

Le crâne étant broyé, les entrailles ouvertes,

Le ventre suintait, béant

[...]

Dans ces **orbites creux**, entre ces crocs fétides,

[...]

Les mouches à charbon lustrant leurs fines ailes

Pompant à deux **les boyaux mous**.

- **Pastiche 13** : « A une cannibale ». C'est dans un décor composé de *cartilages*, de *débris d'ossements* et de *résidu de charognes humaines* qu'apparaît le personnage de la cannibale. Si elle mutile le corps de l'autre, son propre corps est lui aussi torturé :

Sur ton nez, que transperce un étrange tibia,

Un tatouage inscrit sa boursoflure rouge

Et ton œil globuleux qui brille quand il bouge

A les lueurs de sang des grappes de fuschia.

[...]

Ma reine satanique à la hanche pointue

- **Pastiche 14** : « Ut eructent quirites ». Les personnages de Séluka et Chum-Chum affichent des corps, sinon abîmés, du moins imparfaits (on notera au passage une autre forme de mélange, à savoir le mariage du morbide et du grotesque suscité par les noms des personnages). A ces anatomies monstrueuses s'ajoute le corps malade d'Elvire dans la quatrième strophe :

Elvire, ange égotant, insalubre maîtresse

Qui vomit un poumon à chaque mot d'amour,

Squelette à peau tendue, et dont, sous la caresse

Le thorax décharné sonne comme un tambour.

Dans la sixième strophe, le pasticheur offre la vision d'un ventre ouvert

Quand, obscène bourgeoise, elle étalait un ventre
Éternellement plein de fœtus bondissants.

qui rappelle ces vers de « Une Charogne » :

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Le terme de *fœtus* s'inscrit parfaitement dans l'univers baudelairien. Il s'agit généralement de fœtus avortés illustrant la thématique de la stérilité, répandue dans *Les Fleurs du Mal*. On retrouve le terme dans « Les Phares » :

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,

Enfin, l'avant dernière strophe de « Ut eructent quirites » met à nouveau en scène le corps en souffrance :

Flagellez-vous du fouet, du stick et du bambou,
Et de ses aiguillons que la concupiscence
Larde vos **corps tordus** comme du caoutchouc

Mais la souffrance semble ici brusquement interrompue par l'effet comique provoqué par le terme « caoutchouc » qui fait écho à un autre nom risible, le grotesque « Chum-Chum ».

Le dernier vers sonne comme un écho à celui-ci, extrait de « Correspondances », et qui résume l'image du corps baudelairien :

Ô pauvres **corps tordus**, maigres, ventrus ou flasques,

Chez Baudelaire, le corps est presque toujours imparfait comme pour affirmer la naissance d'une beauté nouvelle et idéale. Le Beau poétique consiste désormais en la dislocation du vers, en l'abandon progressif de règles rigoureuses. Si la contrainte est créative, il ne faut cependant pas hésiter à la varier en associant des éléments inattendus. La beauté froide et lisse des Classiques cède ainsi la place au monstrueux.

1.c. Le monstrueux

Véritable bestiaire, *Les Fleurs du Mal* expose toutes sortes de corps torturés, parfois issus d'accouplements hybrides. Tantôt monstrueuse, tantôt stérile, la fusion des extrêmes figure parmi les traits de style pastichés.

- **Pastiche 12** : « Les baisers du moine ». Deux poèmes des *Fleurs du Mal* sont consacrés au personnage du vampire (« Le vampire » et « Les métamorphoses du Vampire ») qui apparaît à la fin du pastiche :

Tu gis, déshérité, plus froid que **le vampire**.

Mais un autre accouplement inattendu est mis en scène, celui de deux opposés : le moine et la catin.

- **Pastiche 13** : « A une cannibale ». La femme cannibale se rapproche du vampire convoqué chez Baudelaire. Ces deux figures de dominatrices associent la relation amoureuse à un rituel anthropophage. Pourtant, la cannibale n'est l'objet d'aucun texte original et naît, chez le pasticheur, du phénomène d'abstraction : ce personnage tellement baudelairien, sans être de Baudelaire, méritait bien qu'un poème lui soit consacré.
- **Pastiche 14** : « Ut eructent quirites ». Le thème du monstrueux est triplement présent dans ce texte. Tout d'abord, la *géante Chum-Chum* et la *naine Sélika* sont deux figures hors-normes. Si elles constituent deux extrêmes par la taille, elles s'opposent aussi par leur origine et leur couleur :

Chum-Chum vient de la **Chine** et Sélika d'**Afrique**,
L'une, **jaune**, est pareille à quelque énorme coing,
L'autre est **couleur de nuit**, Sapho microscopique,
Et leur disparité s'oppose et se conjoint.

L'*étrange accouplement* de ces deux monstres antagonistes, au sens médiéval de « digne d'être montré », est qualifié d'*hymen immonde*. Cette relation est d'autant plus inattendue qu'elle unit deux femmes. Dans « Lesbos », Baudelaire dépeint ces plaisirs marginaux et cite, avant Reboux, la figure de Sapho, dans son poème.

Le terme même de *monstrueux* apparaît finalement dans le vers monumental qui clôt le pastiche et se grave comme une épitaphe dans la mémoire du lecteur :

Engendrer sous mes yeux, épouvante du monde,
Le **monstrueux enfant** de la stérilité !

Le pasticheur joue avec son modèle, et plus encore avec son lecteur, en modifiant ici une expression baudelairienne présente, comme par hasard, dans le texte intitulé « La géante ».

Du temps que la Nature en sa verve puissante
Concevait chaque jour des **enfants monstrueux**,

- **Pastiche 15** : « Correspondance ». Si les monstres baudelairiens sont des figures hors-normes que l'on exhibe, ils apparaissent au XX^e siècle sous les traits de *dictateurs mal vêtus, tortueux, à la voix rauque*. Les *Maréchal*,

Fuehrer et Duce ne sont-ils pas les *parangons* de la monstruosité moderne ?

Puanteur et laideur caractérisent l'univers baudelairien et sont déclinées de façon tantôt originale, tantôt proche des tableaux imaginés par le poète. Toujours est-il que ce stylème a retenu l'attention des pasticheurs. Tous ont illustré le spleen, mais aussi le désir d'Idéal qui hante l'auteur.

I. 2. Le désir d'évasion

2. a. Le vice

Pour fuir le spleen qui l'envahit, le Poète transgresse les valeurs morales et se laisse aller à la débauche. La luxure, le jeu et les plaisirs artificiels sont autant de moyens de quitter la réalité angoissante.

- **Pastiche 2** : « Stances baudelairiennes ». C'est en toute liberté que la figure baudelairienne s'adonne aux plaisirs charnels :

Mais non ! C'est cette nuit ardente et généreuse
Où, sans peur, sans remords, sans honte et sans aveux,
Tu laissas se poser ma lèvre aventureuse
Sur les trésors secrets de ton corps ténébreux.

ainsi qu'à la paresse :

Ou cet autre où, couchée au divan de paresse,
Dans le trouble désir d'un délice inconnu,...

- **Pastiche 5** : « *Dans la fauve clarté d'un ciel crépusculaire...* ». Ce seul vers dépeint une scène de débauche totale où sont présents des vices tels que le vin ou la paresse :

Enivré de l'encens du Vice et de l'Ennui

- **Pastiche 6** : « Les deux ivrognes ». L'ensemble du texte constitue un éloge du vin et pourrait figurer dans la quatrième partie des *Fleurs du Mal*. De fait, dans le vers de la quatorzième strophe,

Plus de pauvre ! **Chacun doit s'enivrer**. Chacun
Devra prendre les nuits pour remède et pour bible.

la formule sonne comme la paraphrase du célèbre *Enivrez-vous!* Parce qu'il permet aussi de se libérer de toutes ses inhibitions, le vin

...nous pousse alors aux **maisons de débauche** (*vers 3, strophe 4*)

- **Pastiche 8** : « Spleen ». Tandis que la Nature favorise l'harmonie du Poète et du monde, la ville invite à quitter le réel. Goûtant aux plaisirs maudits, le Poète est « hors de lui » :

Sur l'impure cité et ses plaisirs maudits
[...]
Aux affreux lupanars et aux maisons de jeu

[...]

Et griffent sans pitié les visages hideux
Qu'ont longuement sculptés le Vice et le Malheur.

- **Pastiche 9** : « Sonnet boiteux ». Au « Cabaret folâtre » de Baudelaire fait écho le *cabaret maudit* de Kies :

J'ai vu parfois au fond d'un cabaret maudit

- **Pastiche 10** : « Le boa ». A la thématique de l'évasion contenu dans l'expression *rêveur enivré* s'ajoute un réel travail des sonorités dans ce vers de Charles-Julien Melaye :

Le rêveur enivré digérant l'univers

- **Pastiche 12** : « Les baisers du moine ». Le pastiche met en scène une nuit d'amour condamnable entre le moine et la catin. Au péché de chair se joint l'ivresse du moine qui, semble-t-il, abuse du vin de messe !

Ton cylindre poreux que le bouchon couronne
Contient un élixir chargé de réconfort.

- **Pastiche 13** : « A une cannibale ». La luxure, personnifiée en femme vénale, est ici présentée comme un moyen de se perdre. Le Poète fait abstraction de la morale et s'adonne à de folles expériences :

La Luxure et la Mort m'insufflant leur poison
De leurs lèvres goulues **aspirent ma raison.**

- **Pastiche 14** : « Ut eructent quirites ». Comme la relation amoureuse, la frénésie du jeu ou l'excès d'alcool, les drogues offrent au Poète un bref moment de sérénité :

Dans le palais de jade où tu tisses tes rêves,
O mon spleen, je contemple **en fumant le houka,**

La figure baudelairienne goûte à la même substance dans le texte « Au lecteur » :

C'est l'Ennui !- l'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds **en fumant le houka.**

Si le vice permet de s'élever au-delà d'une *existence brumeuse*, le voyage, thème récurrent des *Fleurs du Mal*, traduit également cet insatiable désir de fuite.

2. b. Le voyage

- **Pastiche 3** : « La douce visiteuse ». Qu'elle soit la femme aimée ou une allégorie de l'écriture, la douce visiteuse propose de quitter le monde réel et lance au Poète une *invitation au voyage* :

« Viens, la vie est trop bête et les hommes trop lâches

Partons ailleurs. Fuyons ces pays détestés ! »

- **Pastiche 8** : « Spleen ». Accablé par l'ennui et la morosité du monde qui l'entoure, le Poète rêve d'un Idéal et imagine *le voyage* :

Je sais pourtant, je sais qu'en de lointains parages
Où la mer amoureuse épouse le rivage
Des êtres beaux et purs marchent dans la lumière.

Là-bas, les femmes vont comme vont des gazelles,...

- **Pastiche 10** : « Le boa ». Si le titre fait écho au « Serpent qui danse » des *Fleurs du Mal*, il contient un certain *parfum exotique* et rend l'animal doublement baudelairien. La « couleur locale » du poème est construite au moyen de formules telles que *du cèdre et du bambou, serpent des tropiques, les paradis verts*. La première strophe dresse le décor :

Souvent les noirs crépus trouvent sous les lianes
Un boa gigantesque et qui dort loin du bruit
Son écailleuse peau, dans les ténèbres luit.
On la perce, et l'emporte au fond bleu des savanes.

- **Pastiche 16** : « Phares ». La tzigane du premier vers évoque vaguement chez le lecteur quelque *bohémien parti en voyage*...

2. c. La ville

Le flâneur solitaire se perd dans la foule anonyme et dans la puanteur de la ville nouvelle. Les pasticheurs s'inspirent de ce décor et proposent de peindre d'autres tableaux parisiens. Ainsi, dans les pastiches 4, 6 et 8, le texte évolue au sein des *faubourgs*, de la *ville lugubre* ou de *l'impure cité*.

I. 3. Le corps de la Femme

3. a. Le corps squelettique

Tantôt vierge, tantôt catin, la Femme baudelairienne n'est jamais mère. Son corps est osseux comme pour symboliser une infertilité obsédante. Ainsi, les figures féminines exhibent-elles toujours un corps squelettique.

Dans « Le vin solitaire » :

Un baiser libertin de la maigre Adeline

ou dans « Danse macabre » :

Elle a la nonchalance et la désinvolture
D'une coquette maigre aux airs extravagants.

Vit-on jamais au bal une taille plus mince ?

[...]

Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus cher !

- **Pastiche 9** : « Sonnet boiteux ». Le corps maigre et métissé, mis en scène dans ce *Sonnet boiteux*, est typiquement baudelairien :

Une maigre négresse au profil de girafe

- **Pastiche 13** : « A une cannibale ». Celle dont les *dents souveraines ont rogné* les os *d'anciens amants* affiche elle-même son ossature :

Ma reine satanique à la hanche pointue.

- **Pastiche 14** : « Ut eructent quirites ». Comme la *maigre Adeline* de Baudelaire, Elvire semble un

Squelette à peau tendue, et dont, sous la caresse
Le thorax décharné sonne comme un tambour.

3. b. Le sein pendant

L'image du buste féminin apparaît dans bon nombre des poèmes des *Fleurs du Mal*. Il s'agit moins de décrire le sein nourricier que la poitrine opulente et lourde de la femme lubrique.

Dans « Don Juan aux enfers » :

Montrant leurs seins pendants et leur robe entrouverte
Des femmes se tordaient dans le noir firmament.

dans les « Métamorphoses du vampire » :

En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,

ou encore dans le « Crépuscule du matin » :

Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids

- **Pastiche 13** : « A une cannibale ». Comme le vampire de Baudelaire, la cannibale se caractérise par un corps maigre et une poitrine flasque :

Et sur ton sein, pendant et plat comme une flasque

- **Pastiche 14** : « Ut eructent quirites ». Sous la plume de Reboux et Müller, la Cassandre de Ronsard devient baudelairienne et s'adonne à d'étranges pratiques :

Cassandre, [...]
Qui captiva Ronsard en lui nouant au cou,
[...]
De ses seins pendillants le collier tiède et mou.

3. c. Le ventre de la femme stérile

Crainte de la page blanche ou séquelles oedipiennes, la thématique de la femme inféconde semble obséder Baudelaire.

Dans « Lesbos » :

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,
Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté !

ou dans « Allégorie » :

Elle croit, elle sait, cette **vierge inféconde**

C'est tout le corps de la femme qui témoigne de sa stérilité, et plus encore son ventre.

- **Pastiche 13** : « A une cannibale ». Si le *ventre tiède* est un symbole de fertilité, l'expression *funèbre statue* rappelle doublement la stérilité de la cannibale :

Contre ton ventre tiède, o funèbre statue.

- **Pastiche 14** : « Ut eructent quirites ». On peut interpréter l'image choquante des *fœtus bondissants* comme une grossesse avortée. Les fœtus semblent fuir le ventre de la femme lubrique qui refuse la maternité.

Quand, obscène bourgeoise, elle étalait un ventre
Éternellement plein de fœtus bondissants.

3.d) La chevelure et son parfum

Symbole de la sensualité féminine, la chevelure et le parfum qu'elle dégage éveillent les sens du Poète. Deux textes célèbres, que les pasticheurs ont bien retenus, ont pour objets ces thèmes typiquement baudelairiens.

- **Pastiche 7** : « À l'horloge le Temps s'efface... ». Associant l'odorat au toucher, le thème de la chevelure favorise les synesthésies :

Les parfums de ta chevelure,
O cavale de mes émois,
Crinière faite de fourrure

- **Pastiche 8** : « Spleen ». De même, le parfum de la Femme évoque, par association d'idées, celui des fleurs puis la saveur des fruits :

Là-bas, les femmes vont comme vont des gazelles,
Leur parfum à celui des tamaris se mêle,

- **Pastiche 9** : « Sonnet boiteux ». Les arômes baudelairiens semblent toujours venir d'ailleurs. Conformément à l'exigence d'originalité qui définit les *Fleurs du Mal*, rarement on sentira le parfum des roses dans les textes de Baudelaire.

Le reflet familial de ta chair bien-aimée
Qui sentait le citron, le girofle et l'encens.

- **Pastiche 11** : « Le chien mort ». Comme dans le pastiche 7, on retrouve ici l'association de l'odorat et du toucher :

Et vers moi se pencha sa tête parfumée
Qui m'inonda de cheveux blonds.

Le corps de la Femme baudelairienne traduit sa lubricité, thème évoqué dans la partie consacrée au vice. Son physique osseux, sa poitrine

pendante témoignent de son infertilité : elle n'est pas la mère généreuse mais reste la maîtresse pour qui l'acte amoureux est à dissocier de la procréation. En offrant ses charmes au Poète, elle empêche, le temps d'une nuit, les heures de s'écouler.

I. 4. Le Temps

- **Pastiche 3** : « La douce visiteuse ». Accablé par l'ennui, le Poète rêve d'un Idéal atemporel, exprimé dans des formules telles que *quittons à tout jamais, montre-nous l'infini des sphères éternelles* ou *spectacle immortel*. Seule la *douce visiteuse*, allégorie de l'écriture poétique, parvient à le libérer de son spleen, à suspendre un instant l'angoissante fuite du temps :

Je sais que tu viendras, ma douce visiteuse,
Mais j'ignore le jour, la minute et l'instant
[...]
Je sais que tu viendras, ma douce visiteuse
Que ce soit le plus tôt possible, enfers malsains

- **Pastiche 5** : « *Dans la fauve clarté d'un ciel crépusculaire...* ». Tous les moyens sont bons pour retenir le temps qui passe. Ainsi, la diérèse de *diapason* semble retarder la fin du vers :

Sur le jour qui se meurt comme un diapason

Le souvenir permet de lutter contre ce mouvement linéaire :

Les lambeaux du remord de la dernière nuit.

- **Pastiche 7** : « *À l'horloge le Temps s'efface...* ». Ce texte extrait du recueil intitulé *L'heure suspendue* développe le thème de la beauté éternelle. Dès le premier vers, *l'horloge* rappelle le titre de deux poèmes de Baudelaire.
- **Pastiche 8** : « Spleen ». La métaphore astucieuse du premier vers définit ce qu'est le spleen baudelairien :

Mon âme baille, en proie à l'éternel Ennui.
Un maléfique soir commence de descendre.

II. Structures

II. 1. Le choix de la forme

Si les pasticheurs ont tenté de composer avec bon nombre de thèmes baudelairiens, ils n'ont exploité qu'une forme poétique, en ce qui concerne la structure des textes. En effet, seules *les Fleurs du Mal* ont semble-t-il retenu leur attention et aucun des auteurs convoqués ne s'est essayé à la prose baudelairienne du *Spleen de Paris*.

Ainsi, six pastiches sur dix-huit sont des sonnets ; les autres, de longueur variable, sont toujours composés de quatrains.

Comme beaucoup des textes de Baudelaire, certains pastiches prennent des allures de fables. C'est le cas pour « La douce visiteuse », « Les deux ivrognes », « Le boa », « Sonnet boiteux », « Le chien mort », « A une cannibale » ou « Ut eructent quirites ». Ces poèmes s'apparentent à de petites histoires qui progressent et s'achèvent sur une conclusion moralisante.

Les titres de textes comme « Margotae meae laudes » ou « Ut eructent quirites » s'inscrivent dans la lignée de poèmes tels que « Sed non satiata » ou « Semper eadem », héritage d'une tradition scolaire fondée sur le latin. Mais le titre latin se dote également d'une portée symbolique sous la plume du pasticheur. Gravé dans la langue des faits solennels, le titre prendrait alors l'allure d'une plaque commémorative surplombant le tombeau du poète.

II. 2. La syntaxe

2. a. La rime

Hésitant entre rigueur classique et innovation, la poésie de Baudelaire établit le lien entre tradition et modernité. Ainsi, tandis qu'il privilégie la forme fixe du sonnet, l'auteur n'hésite pas à bouleverser l'organisation des rimes en les alternant dans le sizain selon le schéma *ccd ede*. Albert Kies imite ce stylème romantique dans son « Sonnet boiteux » :

Et j'aurais, ce soir-là, comble de la **noirceur**, (c)
 Partagé le repas de cette **noire sœur**, (c)
 Si je n'avais trouvé dans l'huile **parfumée**, (d)

 Verte comme un gazon, chaude comme le **sang**, (e)
 Le reflet familial de ta chair bien-aimée (d)
 Qui sentait le citron, le girofle et l'**encens**. (e)

Si la poésie baudelairienne ose, celle de certains pasticheurs se risque à une modernité qui se révèle anachronique. Lorsque l'on s'intéresse de près à la construction de la rime, on remarque que bien souvent les principes d'identité et d'opposition ne sont pas tout à fait appliqués.

La règle d'homographie, tout d'abord, semble ainsi négligée dans certains pastiches. Élément effectif de l'esthétique du vers traditionnel, la rime pour l'œil n'est pas seulement l'effet d'habitudes ou d'une forme de conservatisme, elle est un élément esthétique permettant une correspondance à plusieurs niveaux (phonique et graphique). Comme le rappelle Jean Mazaleyrat dans ses *Éléments de métrique française*, il n'y a pas de rime :

- entre un pluriel en -s ou -x et un singulier sans -s ou -x (saisons / floraison, lieux/dieu) ;
- entre des désinences verbales à consonnes graphiques différentes (chantes/vantent) ;

- entre des désinences ou mots avec et sans consonne finale (chantes/vante, loup/cou) ;
- entre des mots à consonnes finales potentiellement différentes en cas de liaisons (sang/grand, flanc/dent)

Il faut attendre la fin du XIX^e siècle et la modernité poétique pour que puisse être abandonnée la rime pour l'œil. Baudelaire, lui, respecte cette règle d'art.

Melaye oublie ce stylème dans les « Le boa » où « tout » rime avec « bambou ».

Dans le « Spleen », « Ennui/maudits », « jeu/hideux », « parages/rivage », « lumière/singulières » et « gazelles/se mêle » sont autant d'écarts à la rime pour l'œil.

Il en va de même dans les pastiches 9 (« sang/encens ») et 11 (« or/mort »).

« Ut eructent quirites » de Reboux et Müller affiche également une licence lorsque « bambou » rime avec « caoutchouc ». Mais le seul terme de « caoutchouc » en fin de vers suffisait à attirer notre attention. Rappelant le nom grotesque de la géante Chum-Chum par sa sonorité, le mot permettant une comparaison maladroite (« vos corps tordus comme du caoutchouc ») sonne comme un couac au sein du texte poétique. L'absence de rime pour l'œil renforce le décalage et achève de dénoncer le caractère pastichiel du texte.

Concernant le principe d'opposition, Mazaleyrat évoque notamment :

- l'opposition lexicale. Condamnations traditionnelles :
 - du mot rimant avec lui-même : rime du même au même
 - des rimes sur mots lexicalement apparentés : substantifs et verbes de la même famille (arme/il s'arme), simple et composé (jours/toujours), composés parallèles (bonheur/malheur), même racine (ami/ennemi), même suffixe (lenteur/froideur)
- l'opposition grammaticale. Riment faiblement :
 - les marques de catégorie : superbement/magnifiquement
 - les mots de mêmes séries grammaticales : mien/tien, nous / vous
 - les désinences de même type : trouva/donna, partir/finir

Pourtant, dans le pastiche 13 on trouve « flasque/flasque », et dans le pastiche 15 « répondent » répond à « répondent » !

Et dans « Les deux ivrognes », Charles-Julien Melaye s'autorise un nouvel écart en associant deux infinitifs (« mourir / attendre ») puis deux mots de même nature (« risible/incorrigible »).

2. b. Le rythme et le vers

Comme de nombreux Romantiques (Hugo, notamment), Baudelaire joue avec les règles de la césure. S'il ne manifeste pas encore l'audace d'un Verlaine, qui n'hésitera pas à placer la césure au milieu du mot, Baudelaire ne respecte pas l'autonomie de sens de l'hémistiche. Ainsi, dans la « Douce visiteuse », Melaye malmène le vers :

Partons ailleurs. Fuyons // ces pays détestés ! »

De même dans « Les deux ivrognes », il disloque le vers qui « déborde » sur le suivant. Le phénomène de rejet est manifeste :

[Cronos est un farceur très machiavélique
Qui nous roule]. Jamais on ne peut l'attendrir.

Pour équilibrer son vers, Baudelaire a souvent recours à des « chevilles ». S'il est difficile d'identifier les « et » en début de vers comme une parade ou comme un élément indispensable au sens, leur présence reste toutefois indiscutable et les pasticheurs l'ont bien notée. Ainsi, on retrouve ce phénomène dans les pastiches 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 ou 14 ! Le ô vocatif qui fonctionne de la même manière apparaît dans les textes 2, 5, 7, 12, 13 et 14. Finalement, le « ah » présent dans le pastiche de Paul Alexis constituerait, lui, une véritable cheville :

Ah ! que de matelas tachés du pus des plaies ;

Enfin, certains pasticheurs concurrencent véritablement le poète par la création de vers monumentaux inédits et dignes de figurer dans *les Fleurs du Mal*. Ainsi, le dernier vers de « Ut eructent quirites », de Reboux :

Engendrer sous mes yeux, épouvante du monde,
Le monstrueux enfant de la stérilité !

Parce qu'il agit comme une conclusion, du fait de son caractère oxymorique et de sa nature nominale, ce vers vient s'imprimer dans la mémoire du lecteur qui bientôt ne sait plus à qui l'attribuer. Ce tour de force prouve qu'il n'est pas nécessaire d'être Baudelaire pour marquer les esprits !

2. c. Les propositions relatives introduites par où

Les propositions subordonnées introduites par *où* sont caractéristiques du style de Baudelaire. Les pastiches 2, 4, 6, 8, 13, et 14 imitent cette construction. Ainsi, dans le pastiche 2 par exemple :

Sera-ce ce doux soir **où**, dans l'air qu'elle embaume
Je me revois assis en de nobles jardins
[...]

Ou cet autre **où**, couchée au divan de paresse, [...]

J'effleurai l'ongle de pied nu ?

Mais non ! C'est cette nuit ardente et généreuse

Où, sans peur [...]

Tu laissas se poser ma lèvre aventureuse

2. d. Le discours direct signalé par les guillemets

Baudelaire cède fréquemment la parole à d'autres figures que le seul *je*. Cet effet de polyphonie annonce la poésie moderne dialogique. Seul Charles-Julien Melaye exploite ce stylème dans « La douce visiteuse » :

Et me fermer les yeux tout en me chuchotant :

« Viens, la vie est trop bête et les hommes trop lâches

Partons ailleurs. Fuyons ces pays détestés ! »

II. 3. Le jeu des comparaisons

La poésie baudelairienne se veut particulièrement imagée. Comparaisons et métaphores abondent dans les textes des *Fleurs du Mal*.

3. a. Les outils de comparaison

« Comme » ou « pareil à » fourmillent dans les poèmes originaux ainsi que dans les pastiches. On relève cette marque baudelairienne dans les pastiches 5, 9, 10 et 14.

3. b. La personnification allégorique

Cette figure de style classique, l'une des préférées de Baudelaire, se retrouve naturellement dans les pastiches 4, 5, 8 et 13. Ainsi, dans « Spleen et Idéal » :

A senti sur ses reins s'appesantir l'**Ennui**

dans le pastiche 5 :

Enivré de l'encens du **Vice** et de l'**Ennui**

dans « Spleen » :

Et griffe sans pitié les visages hideux

Qu'ont longuement sculptés le **Vice** et le **Malheur**

et dans « À une cannibale » :

La Luxure et **la Mort** m'insufflant leur poison

De leurs lèvres goulues aspirent ma raison

III. Typologie critique des pastiches

Les pastiches ont été répartis en cinq groupes, selon leur degré de vraisemblance et donc de réussite. Établie selon des critères subjectifs,

cette classification n'a donc pas de valeur absolue et, surtout, reste perméable. Il est en effet impossible de classer rigoureusement et définitivement un pastiche dans un groupe précis, comme en témoigne l'analyse qui suit.

III.1. Le choix de la neutralité : les pastiches mimovraismemblables (groupe 1)

- **Pastiche 1** : Les « Lits » de Paul Alexis. C'est sur les recommandations d'Emile Zola que fut publié cet *inédit de Baudelaire* dans le *Gaulois* du 1^{er} janvier 1869. Les thèmes baudelairiens tels que le corps malade ou la souffrance de l'âme, ainsi que des « tics » syntaxiques comme le *où*, au début du second vers participent de la crédibilité de ce texte. Seule l'expression *que de* en début de vers semble davantage relevé du style hugolien ! En dépit de cette maladresse, le pastiche reste somme toute assez réussi en ce sens qu'il ne sonne pas comme un « double » d'un poème original.
- **Pastiche 2** : « Stances baudelairiennes » de Henri de Régnier. Publié dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1921, ce texte est trahi par son titre. Rien ne laisse en effet supposer qu'il n'est pas du poète si ce n'est le paratexte qui l'affirme trop clairement. A-t-on déjà vu l'auteur nommer l'une de ses œuvres de son propre nom ? Il s'agit moins d'un manque douteux de modestie de la part de Baudelaire que de la déclaration externe du pasticheur ! Au-delà de cette seule indication, le texte n'exhibe pas de citation cryptée ou autre mot-clé et se construit selon le phénomène d'abstraction : tout est baudelairien sans jamais être de Baudelaire !
- **Pastiche 3** : « La douce visiteuse » de Charles-Julien Melaye. Extrait du recueil de pastiches *Les muses mêlées*, publié en 1958, ce poème répond à une certaine neutralité. Si l'on retrouve le terme de *visiteuse* dans « Les bienfaits de la lune » (*Petits poèmes en prose* : « *c'est en contemplant cette visiteuse que tes yeux se sont si bizarrement agrandis* »), il ne désigne jamais la Femme. Or, dans ce pastiche, la douce visiteuse incarne parfaitement la figure féminine baudelairienne : elle est celle qui offre au Poète l'évasion. Comme l'étranger, le vampire qui se métamorphose ou le serpent qui danse, elle incarne le passage, le mouvement et constitue en cela une allégorie de l'écriture poétique, libérée de règles figées.

III. 2. Les pastiches presque réussis : l'excès de trop ! (groupe 2)

- **Pastiche 4** : « Spleen et Idéal » de Georges Griffé. Si le thème de la puanteur, déjà exploité par Baudelaire, est à nouveau décliné dans ce texte, cela ne constitue pas un indice pastichiel. En effet, il n'est pas rare qu'un même thème soit l'objet de plusieurs poèmes et Baudelaire n'hésite pas à donner à deux textes un titre identique (on se souvient de « L'horloge » ou de « La chevelure », présents dans *Les Fleurs du Mal* et

dans les *Petits poèmes en prose*). Ce qui peut alerter le lecteur sur le caractère imitatif du poème, c'est le décalage burlesque créé par la comparaison entre la truite et le Poète. Si l'albatros, cet oiseau gauche et veule est le double du Poète, il reste néanmoins le roi de l'azur, le prince des nuées. Baudelaire est encore un auteur romantique dont la figure lyrique aspire à un Idéal, à un désir de sublimation. La truite, comme beaucoup de poissons, peine à trouver sa place dans la poésie de l'époque !

De plus, ce texte sans titre présenté comme un inédit de la première partie des *Fleurs du Mal* ressemble étrangement au « Soleil » de Baudelaire (cf. page 22 de l'annexe). Les termes *faubourg* et *ciel* sont en effet repris, ainsi que l'image de la ruche. Dans l'original,

Il fait s'évaporer les soucis vers le **ciel**
Et remplit les cerveaux et les ruches de **miel**

comme dans le pastiche,

Plus prompte que l'abeille à composer son **miel**,
Elle puise en son cœur la pureté de **ciel**

miel rime avec *ciel*.

- **Pastiche 5** : « Dans la fauve clarté d'un ciel crépusculaire... » de Paul Zenner. Le chapeau ironique dénonce la nature pastichielle du texte présenté comme l'œuvre de jeunesse du petit Charles. A cela s'ajoute les indices internes permettant de relier le pastiche au « Crépuscule du soir » de Baudelaire. Dès le premier vers, le terme *crépusculaire* invite le lecteur à se reporter au texte original. On découvre alors certaines similitudes. La *fauve clarté* rappelle

Et l'homme impatient se change en bête **fauve**

et le ver des mort entame l'horizon fait écho à

Comme un **ver** qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange

L'incohérence de ce vers ou de ce ver grignotant l'horizon peut également nous alerter.

Si ce pastiche reste pour le moins réussi, c'est que les maladresses peuvent être interprétées comme celles de l'écolier s'essayant à l'écriture poétique.

- **Pastiche 6** : « Les deux ivrognes » de Charles-Julien Melaye. Cet autre texte de Melaye se présente *a priori* comme un pastiche neutre. Comme beaucoup des titres baudelairiens, *Les deux ivrognes* semble annoncer une fable. Mais parce qu'il existe déjà dans *les Fleurs du Mal* un poème intitulé « Les deux bonnes sœurs », ce titre-calque semble suspect. De plus, la mention du Pommard et du Bourgogne, s'il elle n'est pas anachronique, reste néanmoins mal venue. Baudelaire aurait-il cité des

marques dans ses textes ? La question reste posée mais l'intuition décèle l'exercice de style. Enfin, l'expression *Chacun doit s'enivrer* de la quatorzième strophe sonne comme la paraphrase d'un célèbre *Enivrez-vous...* le copiste est démasqué !

III. 3. Holismes (groupe 3)

Ce troisième ensemble regroupe les pastiches au sein desquels se concentre l'œuvre de l'auteur ou un grand nombre de stylèmes.

- **Pastiche 7** : « À l'horloge le Temps s'efface... » de Henri Weitzmann. *L'horloge*, *le crépuscule*, *le parfum*, *la chevelure* sont autant de titres des poèmes les plus connus des *Fleurs du Mal*. L'œuvre elle-même apparaît en filigrane dans *toutes les fleurs des douze mois*. Une telle concentration constitue un clin d'œil flagrant adressé au lecteur.
- **Pastiche 8** : « Spleen ». Ce texte d'Henri Bellaunay est un carrefour pour les thèmes de l'ennui, du temps, de la ville, du vice, du voyage, de la Femme et du désir d'Idéal. Le pasticheur s'essaye même aux synesthésies dans la dernière strophe où se mêlent parfum et saveurs.

III. 4. Les échos ou citations cryptées (groupe 4)

- **Pastiche 9** : « Sonnet boiteux » d'Albert Kies. Extrait du recueil de pastiches, *Sardines à l'instar*, ce texte est construit selon le procédé de centon allusif. Véritable collage de citations cryptées, il est la synthèse de plusieurs poèmes de Baudelaire. Ainsi, la *maigre négresse* du second vers rappelle étrangement tel vers du « Cygne » :

Je pense à la **négresse amaigrie et phthisique**,

le sixième vers renvoie à « Une charogne » et le dernier tercet fait, lui, écho à la fin de « Correspondances » :

Doux comme les hautbois, verts comme les prairies [...]
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,

et de la « Chevelure » :

Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

- **Pastiche 10** : « Le boa » de Charles-Julien Melaye. Si le titre évoque vaguement « Le serpent qui danse », c'est en fait de « L'albatros » que s'inspire ce pastiche. Dès le premier vers, *Souvent* en tête de phrase annonce une musique bien connue du lecteur. Soudain, il se souvient :

Souvent les noirs crépus trouvent sous les lianes
Souvent, pour s'amuser, **les hommes d'équipage**

puis il reconnaît le schéma « le poète est semblable / pareil au x »

Le poète est pareil au serpent des tropiques

Le Poète est semblable au prince des nuées

On retrouve également le thème du Poète marginal, exclu et moqué par la foule. Finalement, la ressemblance est évidente si l'on observe les titres : n'entend-t-on pas « boa » dans « albatros » ?

- **Pastiche 11** : « Le chien mort » d'Amédée Cloux. Publié le 15 février 1872 dans *La Liberté*, ce pastiche d'Amédée Cloux était accompagné du chapeau suivant : *Une pièce inédite de Baudelaire. Un de nos amis a bien voulu nous la communiquer. C'est une véritable primeur car elle est imprimée aujourd'hui pour la première fois.* L'anecdote raconte que l'éditeur au nom prédestiné, Pincebourde, avait inséré le « Chien mort » dans sa nouvelle édition des *Fleurs du Mal*. Ce n'est qu'après l'aveu de l'auteur de la supercherie qu'il l'aurait fait disparaître. Pourtant, peut-on imaginer Baudelaire écrire ce double d' « Une charogne » ? Les ressemblances sont évidentes. Ainsi, on retrouve le thème de la promenade du couple d'amoureux qui, sur son chemin, découvre la carcasse décomposée d'un animal mort. Le pastiche s'achève de la même manière étrange : cette vision macabre éveille chez les deux amants des envies d'amour. Amédée Cloux reprend même des détails précis du texte original :

Au rayon du grand soleil d'or
fait écho à

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
De même,
Et l'odeur de la mort nous montait à la tête,
Pénétrant, âcre, en nos cerveaux...

et

La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.

Ou,

Les bousiers d'azur avec les mouches vertes,
Fourmillaient sur l'amas gluant ;
Le crâne étant broyé, les entrailles ouvertes,
Le ventre suintait, béant.

et

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Ou encore,

Un monde entier passe et repasse,
Multicolore et varié !

qui reprend l'idée de

Tout cela descendait, montait comme une vague,

Où s'élançait en pétillant ;
 On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague
 Vivait en se multipliant.

- **Pastiche 12** : « Les baisers du moine ». Ce sonnet anonyme est le troisième d'un triptyque sur « Le moine », dont les deux premiers pastichent Musset et Nerval, qui parut dans le « Numéro Spécial pastiche » du *Crapouillot*, en 1919. Son titre semble combiner deux autres intitulés baudelairiens que sont les « Deux bonnes sœurs » et le « Mauvais moine ». C'est surtout au premier poème que réfère le pastiche. Ainsi, le terme de *baisers* contenu dans le titre apparaît dès le deuxième vers du texte original. *alcôve* est présent dans les deux textes, tout comme *flanc* ou *fécond*. Enfin, les *lupanars* évoqués dans le poème de Baudelaire sont repris dans le terme de *catin*, dans le pastiche.
- **Pastiche 13** : « A une cannibale » de Claude Vidal. La thématique de la puanteur du corps décomposé rappelle sans conteste « Une charogne ». Pourtant, on entend surtout les « Métamorphoses du vampire » dans ce texte qui, malgré les ressemblances, demeure très réussi. Le terme de *baiser* est commun aux deux textes, ainsi que l'image de la bouche gourmande de la Femme. La morsure du vampire transparait dans les *dents* de la cannibale. Ces deux figures incarnent la Femme lubrique et dominatrice : la cannibale déguste ses amants tandis que la vampire les étouffe. L'une est une *funèbre statue*, l'autre, chez Baudelaire, un *mannequin puissant*. Toutes deux arborent une poitrine opulente :

Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc

devient chez le pasticheur

Et sur ton sein pendant et plat comme une flasque

Enfin, on entend :

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle

ou,

Tremblaient confusément des débris de squelettes,

dans :

Je peux voir dans un coin des débris d'ossements,
 Effarant résidu de charognes humaines,

- **Pastiche 14** : « Ut eructent quirites » de Paul Reboux et Charles Müller. Le titre en latin s'inspire de poèmes tels que « Sed non satiata », « De profundis clamavi » et bien d'autres. Cette forme fréquemment utilisée par Baudelaire révèle l'héritage scolaire de l'époque. Reboux reprend ce schéma puis le détourne : il s'agit de faire « roter le public » afin qu'il digère son Baudelaire, qu'il se libère d'une influence pesante. Le pastiche, par le jeu et l'humour, permet cette *catharsis*.

On entend plusieurs textes dans ce « Ut eructent quirites ». Par exemple, l'image du ventre ouvert rappelle « Une charogne », la géante Sélîka et le dernier vers renvoient à « Une géante », Sapho est mentionnée comme dans « Lesbos ». Enfin, la référence faite à Ronsard est également présente dans « À une mendiante rousse ». Malgré les échos, le pastiche se distingue par son intérêt métatextuel. En effet, la cinquième strophe invite au jeu le lecteur qui, après avoir établi le lien entre Ronsard et Cassandre, pose un regard neuf sur le vers qui précède. Le terme « décharné », à proximité de Ronsard, n'évoque-t-il pas ses « Derniers vers » ? On se souvient alors du corps *décharné, dénérvé, dépoulpé* décrit par le poète. Pris dans l'euphorie du jeu de piste lancé par le pasticheur, le lecteur libère son interprétation. Dès lors, on ne reconnaît plus la « Béatrice » de Baudelaire dans la septième strophe mais celle de Dante, perdu parmi *les Stryges, les Démons, les Larves, les Maudits*, non *au fond du Paradis* mais au beau milieu de l'Enfer. Enfin, le terme rare de « chantré » est connoté pour qui a lu *Alcools*. Titre du célèbre monostiche d'Apollinaire, « chantré » nous alerte : qui est cette Laure au *ventre éternellement pleins de fœtus bondissants* ? Un mauvais calembour laisserait apercevoir derrière cette Laure enceinte une certaine Marie Laurencin ! Si le rapprochement pourrait paraître osé chez d'autres auteurs, on ne s'en étonne pas dans le texte d'un Reboux friand des jeux de mots. Ainsi, cette parenthèse métatextuelle permet d'analyser le pastiche parallèlement à « A une mendiante rousse » : convoqués chez Baudelaire, Belleau et Véfour sont remplacés par Dante et Apollinaire chez Reboux.

5. Les pastiches singulatifs

Le pastiche singulatif s'appuie sur un texte précis dont il reprend précisément certaines structures.

- **Pastiche 15** : « Correspondance ». L'absence du -s final signale discrètement qu'il s'agit d'une « Correspondance » falsifiée mais aussi de la correspondance qui existe entre le pastiche et l'original. C'est aussi la correspondance épistolaire qu'entretiennent les soldats de 39-45 avec l'« arrière ». Si le thème anachronique constitue une déclaration interne, le pastiche mime certaines structures des « Correspondances » de Baudelaire. Ainsi, on retrouve à l'identique :

Comme de longs échos qui de loin se [confondent]
 Dans une ténébreuse et profonde unité
 Vaste comme la nuit et comme la clarté
 [Maréchal, Fuehrer et Duce] se répondent.

Il est des [dictateurs mal vêtus, tortueux]
 [...]
 Et d'autres, corrompus, riches, [majestueux].

Il s'agit moins d'une satire du poète que d'une condamnation extratextuelle.

- **Pastiche 16** : « Phares ». Comme l'absence du -s dans le titre précédent, la suppression de l'article défini indique que ce ne sont pas « Les phares » de Baudelaire. De même, les structures sont reprises mais les figures citées sont anachroniques. Aux noms des peintres contemporains de Baudelaire se substituent ceux d'auteurs français. Néanmoins, des similitudes demeurent. Ainsi, le jeu des sonorités dans :

Delacroix, lac de sang hanté de mauvais anges

persiste dans :

Mauriac, calme jardin qu'embaume la résine

[...]

En ce vert paradis, l'aile d'un **Ange** noir.

La *résine*, caractéristique de l'univers mauriacien est déjà présente dans la deuxième strophe du texte de Baudelaire, à travers le terme de *pins*.

A la strophe 5 du poème original correspond la strophe 6 du pastiche :

Colères de boxeurs, impudences de faune
Querelles de Brestois, impudeurs de satire

Toi qui sus ramasser la beauté des goujats
Toi qui sus célébrer la beauté des gitons

Puget, mélancolique empereur des forçats
Genet, fantasmatique empereur des prisons

Si le pastiche singulatif semble parfois choisir la facilité, ce texte reste lui très réussi et témoigne d'un réel effort créatif. Le pasticheur devient poète à son tour et crée de nouveaux jeux de sonorités, de nouveaux jeux de mots :

Son pied pur et petit s'amuse à la rosée [à l'arroser]

ou encore :

Tu es la neige Tu es l'eau Tu es l'**été** [*léthée*, qui est le titre d'un poème de Baudelaire !]

- **Pastiche 17** : « *Chopin, frère du gouffre, amant des nuits tragiques...* » de Maurice Rollinat. Dès le titre du recueil, *Les Névroses*, qui sonne comme le synonyme du spleen baudelairien (le terme est d'ailleurs repris par Rollinat dans la cinquième strophe), ce texte s'inscrit dans l'univers des *Fleurs du Mal*. Pourtant, on ne peut parler de pastiche pour ce poème soumis à l'influence d'un Baudelaire monumental. Si seul le premier vers s'appuie sur le schéma des « Phares », à savoir « nom propre + périphrase » :

Chopin, frère du gouffre, amant des nuits tragiques,

le reste du poème demeure bel et bien baudelairien. Rollinat semble imiter malgré lui un auteur qu'il admire.

- **Pastiche 18** : « Margotae meae laudes » de Auguste Poulet-Malassis. En parodiant le titre original, « Franciscæ meae laudes », le pasticheur annonce ses intentions. Néanmoins il précise « ad imitationem Caroli Baldelarii ». Plus qu'un simple exercice de style, il s'agit de rire du goût de Baudelaire pour le latin, de rire d'une tradition rhétorique dépassée. Le ton léger, humoristique, constitue une nouvelle déclaration, interne cette fois. Finalement, le pasticheur joue et invite à la désacralisation d'un monument littéraire.

Conclusion

Les pastiches-Baudelaire n'ont finalement rien d'un parricide : il s'agit d'imiter un style célèbre et envahissant sans pour autant assassiner le père Baudelaire ! Aucun des textes ne constituent un véritable outrage et l'on comprend bien, à travers cette étude, le double enjeu de la production pastichelle : d'une part, parce qu'elle constitue une « *critique en action* », selon l'expression de Proust, l'écriture imitative fonctionne comme une sorte d'exorcisme. Accablé par le poids de ses lectures monumentales, le pasticheur se libère de l'autorité - Baudelaire pour tenter ensuite de se faire scripteur. D'autre part, l'intérêt est de taille pour le lecteur qui entreprend, dans chaque pastiche, une véritable enquête. Interroger tantôt le pastiche, tantôt le texte original, telle est l'entreprise dialogique pour qui tente de saisir le style d'un auteur. Parce qu'il permet cette réelle participation du lecteur-lien, le pastiche assure l'expérience d'une nouvelle forme de lecture, active et euphorisante. Enfin, la confrontation aux pastiches-Baudelaire conduit à envisager la production littéraire d'une manière formaliste, disons plus moderne. Parce que les pastiches se révèlent être parfois tout aussi réussis que les textes de l'auteur-modèle, l'idée d'écriture étroitement liée à l'individu est remise en question. La valeur du texte ne dépendrait plus de son auteur mais d'un scripteur-opérateur élaborant, sous contraintes (à savoir certains stylèmes prédéfinis), un texte littéraire à part entière.

Babel, EA. 2649

Annexe

Pastiche 1 : Paul Alexis, des « Les Lits » (*Le Gaulois*, 10 janvier 1869)

Le plus naturaliste des naturalistes, « l'Ombre d'Émile Zola », Paul Alexis, est l'auteur de ce pastiche, trente vers assez adroits, que le *Gaulois* du 1er janvier 1869 donna – sur la recommandation d'Émile Zola – comme un inédit de Baudelaire. Il a trouvé place depuis dans le *Nouveau Parnasse satyrique du XIX^e siècle* (1881) :

Les lits

Il en est de charmants, dans leurs alcôves roses,
Qu'on prendrait pour des nids entourés de rideaux
— Ils paraissent racoler les plus galantes choses! —
Il en est d'enfantins, qui semblent des berceaux.
Il en est d'effrayants, qui semblent des tombeaux.

Les uns, branlants grabats, à la misère sautée
Gâtent un sommeil de plomb, sont hideux et malsains.
D'autres sont assez grands pour que tute une femme
Y passe — entre leurs draps malpropres — et s'y roule
Sur la chair insensible et flasque des putains.

Que de lits repoussants de malades — de claies
Où ces suppliciés, tendus par la douleur,
Sentent sur eux les mains d'un rude exécuteur :
Ah ! que de matelas tachés du pus des plaies ;
Que de reillers mouillés par les larmes du cœur.

— Lits ! vous contentez bien en entier notre vie :
Misérables tuteurs — vous malades, vous fous —
Nous naissons, nous aimons et nous mourons sur vous.
Vous connaissez à fond nos fanges, notre lie :
O vous qui savez tout, ayez pitié de nous !

Prenez-nous souvent de belles nuits heureuses.
Tâchez de réunir l'amante avec l'amant.
Faites-vous bien milleux pour le divin moment :
Lorsque palpiteront les caresses joyeuses,
Que vos rideaux légers s'indulent mollement.

Quand nous venons sur vous délasser nos vertèbres,
Ecartez de nos nuits tous les songes funèbres,
Donnez-nous le néant, devenez des cercueils !
Et rendez-nous aussi calmantes les ténèbres,
Qu'à l'heure où vos draps blancs deviendront nos linceuls.

Pastiche 2 : Henri de Régnier, « Stances baudelairiennes » (*Revue de Paris*, 15 avril 1921)

Je veux chanter t`ut bas, ô beauté taciturne,
Le silence divin de tes beaux yeux fermés
En ch`isissant, parmi n`tre passé n`cturne,
Les instants que ma vie aura le mieux aimés.

Sera-ce ce d`ux s`ir `ù, dans l`air qu`elle embaume,
Je me rev`is assis en de n`bles jardins,
Respirant près de t`i le magnétique ar`me
D`une fleur parfumée à l`deur de tes mains ?

Ou cet autre `ù, c`uchée au divan de paresse,
Dans le tr`uble désir d`un délice inc`nnu,
D`une incertaine, vague et furtive caresse
J`effleurai d`acement l`ngle de t`n pied nu ?

Mais n`n ! C`est cette nuit ardente et généreuse
Où, sans peur, sans rem`rds, sans h`nte et sans aveux,
Tu laissas se p`ser ma lèvre aventureuse
Sur les très`rs secrets de t`n c`rps ténébreux.

Car cet `bscur baiser, ô reine taciturne
De l`mbre fav`rable et des instants aimés,
A scellé n`tre pacte am`oureux et n`cturne
Mieux que t`n cher silence et tes beaux yeux fermés !

PASTICHE 3 : Charles-Julien Melaye, « La douce visiteuse » (*Les Muses mêlées*, 1958)

Je sais que tu viendras, ma d`uce visiteuse,
Mais j`ign`re le j`ur, la minute et l`instant
P`ser sur m`n fr`nt las ta main jamais menteuse
Et me fermer les yeux t`ut en me chuch`tant :

« Viens, la vie est tr`p bête et les h`mmes tr`p lâches
Part`ns ailleurs. Fuy`ns ces pays détestés ! »
N`us n`us s`mmes salis à de tr`p s`mbres tâches
Et de tr`p tristes maux n`s cœurs s`nt infestés.

– Je t`espère depuis si l`ngtemps, chère amie,
Et p`urtant je sais bien que tu n`ublieras pas
Le philtre nécessaire à m`n âme end`rmie
Et d`nt tu berceras d`acement m`n trépas.

Je sais que tu viendras, ma d`uce visiteuse,
Que ce s`it le plus tôt p`ssible, enfers malsains
Quitt`ns à t`ut jamais cette terre d`uteuse
P`ur les clairs paradis pr`mis à t`us les saints.

M`ntre n`us l`infini des sphères éternelles,
In`nde-n`us des rais d`un s`leil radieux
Qui ne se c`uche plus, remplissant n`s prunelles
Du spectacle imm`rtel des anges et des dieux !

PASTICHE 4 : Georges Griffé, « Spleen et idéal » (*Ressemblance garantie*, Editions de Paris, Paris 1957)

Les égèuts ntmêlé leurs verdâtres liqueurs
 Qu'irisent les rayns des mènes canicules
 Et, dans l'air trièphant, versent leurs puanteurs
 Aux ruisseaux des faubèurgs tèt fleuris de pustules.

La truite, en ces cachèts plus prèfènds que la Nuit,
 Parmi les chiens crevés èndulant avec grâce,
 A senti sur ses reins s'appesantir l'Ennui
 Et se nèyer ses yeux dans les yeux de l'eau grasse.

Plus prèmpète que l'abeille à cèmpèser sèn miel,
 Elle puise en sèn cœur la pureté du ciel,
 La splendeur des tèrrents ètle cèuchant se mire ;

Elle fait du clèaque un bassin de cristal
 Où le trègnèn de chèu, le crètètin de cheval
 Ont l'èdeur du benjèin, du nard et de la myrrhe.

PASTICHE 5 : Paul Zenner, « Dans la fauve clarté d'un ciel crépusculaire... » (*Les 36 manières d'accommoder un crépuscule au bord de la mer*, Les livres nouveaux, Paris 1939)

– Vètre style est lèurd. Vèus avez dû beaucèup peiner pèur pèndre ce malheureux sènnet. Vèus savez faire vibrer un vers mais vèus n'êtes pas capable d'ècrire un pèème. Abandènez la pèésie pèur la prèse, vèus ne serez pas cèntraint d'èmplèyer des chevilles pèur cèntrebalancer un rythme que vètre èreille ne saisit pas. Débarrassez-vèus de ces pensées mèrbides qui n'ènt qu'un temps. On n'intèresse pas ses semblables en les scandalisant, même avec un style qui sent le renfermé. Je fais tèt de même hènneur à vètre bènne vèlènté, nèmbreux sènt ceux qui n'aurènt pas la glèire de laisser quelques beaux vers dans la mémèire des hèmmes.

Dans la fauve clarté d'un ciel crépusculaire,
 Lèrsque le ver des mèrts entame l'hèrizèn
 Et le sèleil blessé qui répand sa tèsèn
 D'èr, de pèurpre et de sang sur les Dieux en cèlère,

L'hèmme respire à pleins pèumèns l'ècre pèsèn
 Du varech dessèché par la chaleur sèlaire
 Et prèmène, impassible, un œil atrabilaire
 Sur le jèur qui se meurt cèmme un diapasèn.

Tel mèn cœur déchiré cèmme un habit en lèques,
 Enivré de l'encens du Vice et de l'Ennui,
 Traîne implacablement, pareils à des brelèques,

Les lambeaux de remèrds de la dernière nuit.
 Car j'ai, dans ma pèitrine, èdèuces meurtrissures,
 Cèmme les sèirs d'été de mèrtelles blessures.

PASTICHE 6 : Charles-Julien Melaye, « Les Deux ivrognes » (*Les Muses mêlées*, 1958)

I

Dans la ville lugubre `ù pas un pauvre `rchestre
Du dimanche n'a su retenir les badauds
Dans Paris plus désert qu'un paradis terrestre
Deux ivr`gnes le s`ir, sur un banc, d`s à d`s

Alternaient les c`uplets d'un disc`urs symb`lique
Et l'un disait : « J'ai le vin triste. Il faut m`urir.
Cr`n`s est un farceur très machiavélique
Qui n`us r`ule. Jamais `n ne peut l'attendrir.

A peine le plaisir s`rt de la chrysalide
Qu'il cuit, papill`n bleu qui se brûle à l'am`ur !
L'implacable destin n`us rend vite invalide
A n`s côtés demeure un dém`n plein d'hum`ur.

Dès qu'`n incline à dr`ite il n`us dirige à gauche ;
Si l`n veut être s`bre il n`us verse du vin.
Chaste ? Il n`us p`usse al`rs aux mais`ns de débauche
Où des gaupes sans n`m s`uillent l'Er`s divin.

Je suis las de la vie indécente et risible
Où t`ut c`nduit au vice, `ù t`ut mène à l'enfer,
Où l'h`mme est un pantin malade, inc`rrigible
Qu'un pitre furieux tient dans sa main de fer.

A d'autres rac`nter qu'ici C`cagne règne,
Que t`ut est p`ur le mieux dans ce m`nde p`urri,
L`rsqu'au c`ntraire il pue, h`rrible, et n`us imprègne
De fétide parfum de fauve rab`ugri.

Rien n'est pur ici-bas. La Bête m`nstrueuse
S'amuse à n`us leurrer un temps, puis brusquement
N`us délivre, en riant, de n`tre peur affreuse
Qu'av`ns-n`us d`nc c`mmis p`ur un tel châtiment ?

Le vin, même le vin que j'abs`rbe par t`nnes
Me d`nne des ranc`eurs n`ouvelles. J'entrev`is
Grâce à lui le but n`ir des heures m`n`t`nes
Et sa lucidité me terrasse. Parf`is,

Le désir me reprend d'en finir avec l'ange :
Plus d'inégal c`mbat d`nt je serai vaincu !
Je vais chercher la m`rt dans quelque affreux mélange
Etre imm`bile enfin ! D`rmir ! J'ai tr`p vécu ! »

II

Chiff`nnier transp`rtant en sa frêle guimbarde
De maigres r`gat`ns, mêlés aux détritrus
L'autre buveur, j`yeux, él`quent c`mme un barde
Célébraut du Sam`s les puissantes vertus.

« J'ai s'if. P'ur `ublier ma femme et ma famine
Salut, n`ble nectar, salut, vin précieux,
Qui me fais ce nez p'urpre et cette ardente mine,
Digne du grand Bacchus, le plus sage des dieux.

Rutile enc`r, rutilé, ambr`isie ad`rable,
Tri`mphe des trafics infâmes des Satans ;
Verse-m`i, népenthès, pr`pice et sec`urable,
A pleins fl`ts verse-m`i tes rêves exaltants.

Je règne grâce à t`i. J'imp`se aux p`pulaces
Mes décrets pers`nnels fixant leur s`rt heureux,
Interdisant l'eau pure et de b`ire aux Wallaces,
Obligéant à r`ugir le plus pâle lépreux,

C'est m`i le dictateur magnanime et terrible.
Plus de pauvres ! Chacun d`it s'enivrer. Chacun
Devra prendre les nuits p`ur remède et p`ur bible.
Le vin c'est m`i, messieurs ! J'interdis à quelqu'un

Quelc`nque, en termes clairs et p`urtant juridiques
Sel`n m`n b`n plaisir et s`us peine de hart
Pl`ngeant sa main c`upable aux s`urces impudiques
De m`uiller le B`urg`gne et surt`ut le P`mmard !

Ray`nnez, ray`nnez, l`urds ceps inextricables
Faites-m`i pris`nnier de v`s l`ngs échalias !
Dans tes vignes, Seigneur, saintes et délectables
Je veux rester jusqu'à l'adieu final, hélas ! »

Et la d`uble chans`n du vin, maussade et gaie,
« In vin` veritas », éclairait sur deux cœurs ;
Vin perfide par qui l'h`mme chante `u bégaie,
Je t'aime et te maudis, traître, R`i des liqueurs !

PASTICHE 7 : Henri Weitzmann, « A l'horloge le Temps s'efface... »,
(*L'Heure suspendue, fausse anthologie poétique*, Les Belles
Lettres, Paris 1953)

À l'h`rl`ge le Temps s'efface,
Mais tu plaques tes hauts tal`ns
Et le bruit qu'ils f`nt dans l'espace
Précipite dans s`n impasse
Le j`ur qui passe à recul`ns.

L'heure déserte la pendule,
Mais l`ubli des passés défunts
Qui dans l`mbre se dissimule,
Epie avec le crépuscule
Sur t`n passage les parfums.

Les parfums de ta chevelure,
O cavale de mes ém`is,

Crinière faite de furrure
 Qui verse dans t'n enc'lure
 T'utes les fleurs des d'uze m'is.

Et les minutes de ma vie,
 Aux m'ntres peuvent s'arrêter,
 Puisqu'au néant`ù me c'nvie
 Le d'n de ta beauté ravie,
 Ta présence est éternité.

PASTICHE 8 : Henri Bellaunay, « Spleen » (*Nouvelle anthologie imaginaire de la Poésie française*, Editions de Fallois, Paris 1996)

M'n âme bâille, en pr`ie à l'éternel Ennui.
 Un magnifique s`ir c`mmence de descendre.
 On dirait que le Ciel laisse pleuv`ir des cendres
 Sur l'impure cité et ses plaisirs maudits.

Le gaz épand sur t`ut sa tremblante lueur,
 Aux affreux lupanars c`mme aux mais`ns de jeu,
 Et griffe sans pitié les visages hideux
 Qu`nt l`ngument sculptés le Vice et le Malheur.

Je sais p`urtant, je sais qu'en de l`intains parages
 Où la mer am`ureuse ép`use le rivage
 Des êtres beaux et purs marchent dans la lumière.

Là-bas, les femmes v`nt c`mme v`nt des gazelles,
 Leur parfum à celui des tamaris se mêle,
 Et les fruits `nt t`uj`urs des saveurs singulières.

PASTICHE 9 : Albert KIES « Sonnet boiteux » (*Sardines à l'instar*, Nauwelaerts-Desclée de Brouwer, Bruxelles-Paris 1952)

J'ai vu parf`is, au f`nd d'un cabaret maudit,
 Une maigre négresse au pr`fil de girafe,
 T'ut en r`ulant des yeux en b`uch`n de carafe,
 S`uper d'une sardine et de quelques radis.

De la table m`ntait une `deur méphitique
 De cadavre `ublié p`urrissant au s`leil,
 Et s`n unique dent – iv`ire n`npareil –
 Faisait en mastiquant une affreuse musique !

Et j'aurais, ce s`ir-là, c`mble de la n`irceur,
 Partagé le repas ce cette n`ire sœur,
 Si je n'avais tr`uvé dans l'huile parfumée,

Verte c`mme un gaz`n, chaude c`mme le sang,
 Le reflet familial de ta chair bien-aimée
 Qui sentait le citr`n, le gir`fle et l'encens.

PASTICHE 10 : Charles-Julien Melaye, « Le Boa » (*Les Muses mêlées*, 1958)

S`uvent les n`irs crépus tr`uvent s`us les lianes
 Un b`a gigantesque et qui d`rt l`in du bruit
 S`n écailleuse peau dans les ténèbres luit.
 On la perce, et l`emp`rte au f`nd bleu des savanes.

Le m`nstre imprudemment s`était gavé de t`ut ;
 Il avait abs`rbé du gibier sans mesure ;
 Et dés`rmais la vie a fui par la blessure
 De l`hôte familier du cèdre et du bamb`u.

Le p`ète est pareil au serpent des tr`piques,
 Afin de retr`uver dans ses s`nges épiques
 Les ciels antérieurs et les paradis verts,

Il lui faut les excès chez lui terrassant l`h`mme.
 — Mais la f`ule survient qui massacre en s`n s`mme
 Le rêveur enivré digérant l`univers.

PASTICHE 11 : Amédée Cloux, « Le Chien mort » (*La Liberté*, 15 janvier 1872)

N`us ét`ns t`us les deux dans le jardin `ù p`usse
 La vi`lette au b`rd de l`eau
 Et la main dans la main, sur l`étr`it banc de m`usse
 N`us regard`ns le clair ruisseau,

Car les eaux en chantant c`ulaient, resplendissantes,
 Au ray`n du grand s`leil d`r :
 Sur un lit de gaz`n, parmi les fleurs brillantes,
 Devant n`us gisait un chien m`rt.

Les b`usiers d`azur, avec les m`ustaches vertes,
 F`urmillaient sur l`amas gluant ;
 Le crâne était br`yé, les entrailles `ouvertes,
 Le ventre suintait, béant.

Le sang s`était caillé dans les p`ils de la bête,
 C`agulés en n`irs grumeaux,
 Et l``deur de la m`rt n`us m`ntait à la tête,
 Pénétrant, âcre, en n`s cerveaux...

J`ent`urai de m`n bras sa taille bien-aimée,
 Aussi flexible que les j`ncs,
 Et vers m`i se pencha sa tête parfumée
 Qui m`in`nda de cheveux bl`nds.

« Regarde, dis-je al`rs, c`mme en cette carcasse,
 En ce chien m`rt liquéfié,
 Un m`nde entier va, vient, passe et repasse
 Multic`l`re et varié !

Dans ces `rbites creux, entre ces cr`cs fétides,
 V`is par ce printemps radieux
 Les rendez-v`us d'am`ur des cl`p`rtes avides
 Et des charanç`ns n`irs et bleus,

Les m`uches à charb`n lustrant leurs fines ailes
 P`mpant à deux les b`yaux m`us.
 Regarde, les v`is-tu, mâles avec femelles ?
 C'est part`ut l'am`ur ; aim`ns-n`us ? »

Ma beauté regardait les insectes sans n`mbre,
 R`ugit et baissa ses yeux bleus,
 Et cherchant le mystère au f`nd du grand b`is s`mbre,
 N`us disparûmes t`us les deux.

PASTICHE 12 : « Les baisers du moine » (*Le Crapouillot*, « Numéro Spécial Pastiche », 1^{er} octobre 1919)

Tu p`rtes aux m`rtels, dans l`mbre m`n`t`ne,
 Le chaleureux plaisir qui rend le rêve f`rt.
 O M`ine ! dans le lit du captif qui s'end`rt
 La tiédeur de ta chair c`mme un mens`nge est b`nne.

T`n cylindre p`reux que le b`uch`n c`ur`nne
 C`ntient un élixir chargé de réc`nf`rt.
 Tu règues sur l'alcôve ; et t`n muet c`nf`rt
 Est pareil aux ciels chauds qui m`ntent de l'aut`mne.

T`ut un m`nde secret s'exhale de tes flancs.
 Insensible et féc`nd, tu lèches les pieds blancs
 De la cruelle enfant, d`nt je bénis l'empire ;

Et quand le j`ur blafard naît au petit matin,
 C`mpagn`n minéral de ma chère catin,
 Tu gis déshérité, plus fr`id que le vampire.

PASTICHE 13 : Claude Vidal, « A une cannibale » (*Le cheval double ou la fausse anthologie*, Editions Nicolas, Paris-Niort 1947)

Sur le grabat infect j`nché de cartilages
 Etendu près de t`i, défaillant de terreur,
 J'attends l'âpre baiser que ta chair en rumeur
 Pr`met h`rriblement, charmes anthr`p`phages.

Le panache hideux des acides senteurs
 Sud`rifiquement suinte de ta peau flasque,
 Et sur t`n sein, pendant et plat c`mme une flasque
 Ma b`uche nauséuse abs`rbe tes m`iteurs.

V`lupté ténébreuse, infernale, macabre !
 La Luxure et la M`rt m'insufflant leur p`is`n,
 De leurs lèvres g`ulues aspirent ma rais`n
 Dans cette abjecti`n`ù m`n`âme se cabre.

Sur t`n nez, que transperce un étrange tibia,
 Un tat`uage inscrit sa b`urs`uflure r`uge
 Et t`n œil gl`buleux qui brille quand il b`uge
 A les lueurs de sang des grappes de fuschia.

C`ntre t`n ventre tiède, O funèbre statue !
 Je cherche, âcre dictame, un sursaut in`uï.
 Viens, t`n rire muet s`est vite évan`ui,
 Ma reine satanique à la hanche p`intue !

Je peux v`ir dans un c`in des débris d`sséments,
 Effarant résidu de char`gnes humaines,
 Ep`uvantable tas que tes dents s`uveraines
 Ont r`gné, s`uvenir des tes anciens amants.

Bientôt, tranquillement, tu me fendras la tête.
 Je serai t`n festin après av`ir été
 L`instrument machinal de ta satiété,
 Et n`us ne fer`ns qu`un, plus que par ma c`nquête !

PASTICHE 14 : Paul Reboux et Charles Müller, « Ut eructent quirites » (*A la manière de*, Grasset, Paris 1910)

Dans le palais de jade `ù tu tisses tes rêves,
 O m`n spleen, je c`ntemple, en fumant le h`uka,
 L`étrange acc`uplement qui rappr`che deux Eves :
 La géante Chum-Chum, la naine Sélïka.

Chum-Chum vient de la Chine et Sélïka d`Afrique,
 L`une, jaune, est pareille à quelque én`rme c`ing,
 L`autre est c`uleur de nuit, Saph`micr`sc`pique,
 Et leur disparité s`pp`se et se c`nj`int.

De la gl`ire p`urtant leur entr`uvrant la p`rte,
 Je peux les égaler à ces fameux drag`ns
 Qu`un am`ur de p`ète en s`n sillage emp`rte
 C`mme un char enflammé traîne de vieux wag`ns :

Elvire, ange égr`tant, insalubre maîtresse
 Qui v`mit un p`um`n à chaque m`t d`am`ur,
 Squelette à peau tendue, et d`nt, s`us la caresse
 Le th`rax décharné s`nne c`mme un tamb`ur.

Cassandra, Hébé des champs, rinceuse de vaisselles
 Qui captiva R`nsard en lui n`uant au c`u,
 Parmi des puanteurs suff`cantes d`aisselles,
 De ses seins pendillants le c`llier tiède et m`u.

Laure, vase béat, d`nt un lyrique chantre
 Illustra la pudeur en imm`rtels accents,
 Quand, `bscène b`urge`ise, elle étalait un ventre
 Eternellement plein de fœtus b`ndissants.

Béatrice, succube affreux, que les Vampires,
Les Stryges, les Dém`ns, les Larves, les Maudits
Chassèrent, dég`tés, et qui, de leurs empires,
R`ula de chute en chute au f`nd du Paradis !

Ab`minables sœurs de ces inspiratrices,
Ign`bles alambics d``ù c`ule un vin sacré,
Chum-Chum et Sélïka, g`rgez-m`i de v`s vices
Et saturez d`ubli m`n cœur désespéré !

P`ursuivez âprement v`tre âpre j`issance,
Flagellez-v`us du f`uet, du stick et du bamb`u,
Et de ses aiguill`ns que la c`ncupiscence
Larde v`s c`rps t`rdus c`mme du ca`utch`uc.

Et puissiez-v`us un j`ur dans v`tre hymen imm`nde
Où la hideur s`acc`uple à la lubricité,
Engendrer s`us mes yeux, ép`uvante du m`nde,
Le m`nstrueux enfant de la stérilité !

PASTICHE 15 : Jean Gaulmier « Correspondance » extrait de *Les Fruits du Mal (A la manière de... 1942, Editions du Scribe égyptien, Le Caire 1942)*

L`Eur`pe est devenue un étrange maquis
Ab`ndant en b`urbiers ainsi qu`en p`urritures,
Et le filet sanglant des f`lles dictatures
S`est abattu part`ut sur les peuples c`nquis

C`mme de l`ngs éch`s qui de l`in se rép`ndent
Dans une ténébreuse et pr`f`nde unité
Vaste c`mme la nuit et c`mme la clarté,
Maréchal, Fuehrer et Duce se rép`ndent.

Il est des dictateurs mal vêtus, t`rtueux
A la v`ix rauque ainsi qu`un cri de gir`uette
Et d`autres, c`rr`mpus, riches, majestueux.

Ad`rant le képi, la d`rure `u l`aigrette
Et disc`urant sans fin du haut de leurs balc`ns :
Mais, gras `u maigres, t`us s`nt également...

PASTICHE 16 : Henri Bellaunay, « Phares » (*Petite anthologie imaginaire de la Poésie française, Editions de Fallois, Paris 1992*)

Tzigane effervescent d`nt l`archet enjôleur
Se grise de ses arabesques s`uveraines
Arag`n Arag`n qui fait jal`ux le cœur
Mél`dieusement des humides Sirènes

Mauriac, calme jardin qu`embaume la résine.
Des enfants sérieux et purs chantent M`zart.
Mais la nuit est brûlante et l`urde, `ù se devine,
En ce vert paradis, l`aile d`un Ange n`ir.

Malraux, vaste Musée, `ù l` n v` it des Hercules
 Se mêler à des Christs, cependant que s`élance
 La haletante v`ix qui, dans les crépuscules,
 Fait au l` in fulgurer ses hautaines cadences.

Hérissé, pr` fil f` u, regard fixe et far` uche,
 Crachant, griffant, m`rdant, c` mme un chat qu` n a pris,
 Affreux et pit` yable, ô cuirassier Dest` uches,
 Eperdument dans la fureur et dans le bruit.

Supervielle, attentif, m` desté et fraternel,
 Aime de v` ir rêver à s` n `mbre le daim ;
 S` n feuillage sensible accueille les n` uvelles
 Que lui p` rte le vent d`un c` ntain l` intain.

Querelles de Brest` is, impudeurs de satyre,
 T` i qui sus célébrer la beauté des git` ns,
 Et que Sartre ad` rna des palmes du martyre,
 Genet, fantasmatique empereur des pris` ns.

Gi` n`, f` rêt immense `ù s`avance et rés` nne
 Le sab` t mesuré du cheval d`Angel` ;
 Les Haines, les Orgueils, les Meurtres y f` is` nment
 C` mme en un ciel sanglant v` lent de n` irs `iseaux.

F` lle sage C` lette, au pr` f` nd du verger,
 Qui disp` se ses pas dans les pas de Sid` ;
 S` n pied pur et petit s`amuse à la r` sée ;
 Elle g` ûte les fruits c` mme elle fait les m` ts.

Tu laves n` s regards enc` mbrés de désastres
 Eluard Tu rends leur n` m aux fleurs dép` ssédées
 Tu n` us d` nnes le feu Tu n` us d` nnes les astres
 Tu es la neige Tu es l`eau Tu es l`été

Pastiche 17 : Maurice Rollinat, « Chopin, frère du gouffre, amant des nuits tragiques... » (*Les Névroses*, Bibliothèque-Charpentier, Paris 1883)

Ch` pin, frère du g` uffre, amant des nuits tragiques,
 Ame qui fut si grande en un si frêle c` rps,
 Le pian` muet s` nge à tes d` igts magiques
 Et la musique en deuil pleure tes n` irs acc` rds.

Les délires sans n` m, les baisers frénétiques,
 Faisant dans l` mbre tiède un cliquetis de chairs,
 Le vertige infernal des valse fantastiques,
 Les appariti` ns vagues des défunts chers ;

L`ab` minable t` ux du p` itrinaire mince
 Le harcelant al` rs qu`il s` nge à l`avenir ;
 L`ineffable d` uleur du paria qui grince
 En maudissant l`am` ur qu`il eût v` ulu bénir ;

T`ut cela, t`rsi`ns de l`esprit, mal physique,
Ces peintures, ces bruits, cette immense terreur,
T`ut cela, je le tr`uve au f`nd de ta musique
Qui ruisselle d`am`ur, de s`uffrance et d`h`reur.

Ta musique a rendu les s`uffles et les râles,
Les grincements du spleen, du d`ute et du rem`rds,
Et t`i seul as tr`uvé les n`tes sépulcrales
Dignes d`acc`mpagner les h`quets s`urds et m`rts.

Triste `u gai, calme `u plein d`une ang`isse infinie,
J`ai t`uj`urs l`âme `ouverte à tes airs s`lennels,
Parce que j`y retr`uve, à travers l`harm`nie,
Des rires, des sangl`ts et des cris fraternels.

PASTICHE 18 : Auguste Poulet-Malassis, « Margotæ meæ laudes » (*Parnasse satyrique du XIXe siècle*, Paris 1864).

ad imitationem Caroli Baldelarii

*Scribere volo latine,
Cum barbarismis cuisinæ,
Que chacun comprendra bene.*

*Sic fecerunt Molierus
Doctusque Baldelarius,
Poète imaginarius.*

*O sublimis latinista,
Quem inseravit Artista,
Mihi tuam plumam præsta !*

*Je chanterai, t`imitando,
Margotam, non mentiendo,
Aussi tendre qu`un fricandeau.*

*Salve Margota divina,
Stella, salve, matutina !
Et delicata femina !*

*Eruditam ac devotam,
In amore surtout doctam,
J`ai toujours trouvé Margotam.*

*Oculum sagittarium
Torquet incendiarium,
A rôtir Baldelarium.*

*Monstrat un Minois chiffonné,
Parvus est nasus friponnæ,
Ad faconem Roxelanæ.*

*Peindrai-je encor suas jambas
Quas, demens, osculor ambas,
Dès qu`elle a retiré ses bas ?*

*Aut duplicem tergi collem
Sub quo pioncare cellem,
Lascivam imitans felem.*

*Saliva sua charriat
Vertiginem et ebriat
Cor meum quod s`extasiat !*

*Capillos habet undantes,
Et mamillas reluctantes...
Sed taceamus prudentes.*

*Qui ne voudrait conjugare
Avec elle, omni tempore,
Verbum latinum anare ?*

*Salve donc, comes in vita,
Deliciosa piquetta,
Vinum barrieræ, Margota !*